

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 30 (1942)

Heft: 612

Artikel: De-ci, de-là

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-264455>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

C'est dans l'air...

Nous avons été battues, c'est entendu. Nos vainqueurs comptaient bien qu'après cela nous allions nous tenir coites, et — sans entièrement leur donner raison, nous n'avons en effet rien cassé ni incendié chez eux, à l'instar de ces suffragettes dont ils nous font l'honneur peu mérité de nous accoler le nom. En dépit de notre discrétion, que voulez-vous ! le microbe est dans l'air. En voici quelques preuves.

Le 1^{er} mars, fête de la République neuchâteloise, les jeunes filles atteignant leur 20^{ème} année furent invitées pour la première fois à participer à la cérémonie de réception des jeunes gens dans la vie civile: beaucoup de parents, beaucoup d'élan, un Temple du Bas décoré à souhait, « tous les cœurs étaient contents » comme dans la chanson. La cérémonie est ouverte solennellement par le Président de la Ville, M. E. Borel, lequel déclare qu'en y convoquant les jeunes filles, le Conseil communal n'entend pas s'insurger contre la volonté clairement exprimée par les électeurs de ne pas leur accorder de droits politiques. Cependant, elles pourront exercer leur influence comme compagnes et collaboratrices de l'homme.

Le second orateur, M. Rognon, conseiller communal, émit cette parole amène: « Jeunes filles, vous n'avez pas encore trouvé grâce devant les électeurs ! » — Ce « pas encore », accueillons-le comme une miette d'espoir !

Le discours du colonel divisionnaire Du Pasquier ne pouvait guère s'adresser qu'aux futurs soldats. Les jeunes filles attrapèrent au vol une modeste parenthèse visant « quelques

services complémentaires ». Pour finir, le pasteur A. Junod, apportant le message de l'Eglise, embrassa dans la même chaleureuse allocution toute cette jeunesse. Puis les nouveaux citoyens et les aspirantes citoyennes se retirèrent, emportant, avec un petit livre: *Tu es Suisse*, une impression sans doute durable de cette fort belle et digne manifestation.

Nos lecteurs en ont peut-être entendu le reportage à la radio ; mais, par quel étrange sort, les quelques passages concernant spécialement les jeunes filles en ont-ils tous été éliminés ?...

Une semaine auparavant, se tenait en notre ville la « Journée d'Education » qui fournit au nouveau Conseiller d'Etat, M. C. Brandt, autour de la motion suffragiste, la première occasion de se présenter publiquement comme chef de l'Instruction Publique. Le compte-rendu de cette journée, que l'on trouvera dans le présent numéro du *Mouvement*, rapporte la très nette déclaration suffragiste qu'il y formula. Oui, mais... la Suisse libérale veillait. Toujours à la page, elle se hâta de publier un numéro humoristique, incriminant verbalement le nouveau Conseiller d'Etat, un homme de parti, un factieux, qui, « sachant qu'il avait devant lui un auditoire essentiellement féministe (tiens ?...) » a pu se tailler un succès facile... Ses déclarations furent frénétiquement applaudies par ces demoiselles du corps ensei-

gnant, qui feraient peut-être bien de ne pas oublier que l'un de leurs premiers devoirs est de s'incliner devant la volonté du peuple...

Inclinons-nous, mes sœurs, mes collègues. Mais, au rebours de l'adage: « Y penser toujours, n'en parler jamais » pensons toujours au suffrage et parlons-en toujours. Nos adversaires font-ils autre chose ?

E. P.



DE-CI, DE-LÀ

Succès féminins.

Mlle Juliette Ernst, docteur ès lettres honoris causa de l'Université de Lausanne, qui a donné en hiver à cette Université un cours en quatre leçons de bibliographie classique, vient de recevoir, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de France, le prix Brunet (trois mille francs français), en commun avec M. Marouzeau, le grand latiniste, pour les trois derniers tomes de l'Année philologique.

Quelques réflexions sur le dernier rationnement

...Le journal bernois, Die Nation, remarquait l'autre jour que le rationnement de la viande continuait à constituer pour un grand nombre de nos concitoyens et concitoyennes l'événement le plus marquant, celui sur lequel tout le monde pérorait, et auprès de l'importance duquel manquaient d'intérêt les nouvelles des hécatombes du front oriental ou de la menace japonaise sur l'Australie... Et notre confrère ajoutait, pour se consoler de cette peu édifiante et trop vraie constatation, qu'il fallait nous estimer heureux, que, chez nous, cela soit sous cette forme-là que nous connaissions essentiellement les effets de la guerre. Hélas !...

Il faut dire que c'est avec surprise que nombre d'entre nous ont découvert, à l'occasion du run qui a précédé ce premier dimanche de mars, quelle place privilégiée tenait la viande de boucherie ou de charcuterie dans nos préoccupations alimentaires. Il faut remonter aux temps de l'accaparement des textiles ou des chaussures pour retrouver pareille précipitation et pareille avidité à s'appropriationner, et ni le thé ou le café par exemple, n'ont connu, au moment de leur rationnement, pareil engouement. Il est vrai que, pour la viande, comme jadis pour les lainages ou les souliers, des indiscretions que l'on ne saurait trop sévèrement juger se sont produites, ce qui a permis à toute une partie de la clientèle d'accumuler soussises et longeoies, jambons et côtelettes, aux dépens d'une autre partie, qui sera obligée de se serrer la ceinture: lamentable et honteuse attitude, indigne d'une population qui se croit volontiers moralement supérieure à ses voisins. Nous reconnaissons certes que la

tâche de l'Office de guerre pour l'alimentation est loin d'être facile, et que, notamment, celle du rationnement de la viande présentait d'innombrables difficultés, dont il s'est habilement tiré — à part le fait qu'on lui a justement reproché d'avoir peu démocratiquement exempté du rationnement les produits carnés de luxe (volaille, gibier). Mais lui, qui sait bien faire appel à l'esprit de civisme et de solidarité des ménagères, ne peut-il agir aussi à l'égard des fonctionnaires, qui, craignant la régime végétarien obligé, ont semé la panique à travers le pays ? Cette panique s'est manifestée par des faits incroyables: à tous les détails cités, ajoutons ceux-ci rigoureusement authentiques: un garçon boucher a livré le samedi pour cent francs de viande à un seul et même client privé. Et un petit menuisier nous a triomphalement annoncé que, le même jour, il avait acheté d'un seul coup pour sa femme et lui pour plus de trente francs à la boucherie.

Car ce nouveau rationnement a révélé aussi combien est encore en honneur la superstition de l'alimentation carnée dans bien des milieux simples, et qui ont parfois grand peine à joindre les deux bouts. « Elle a besoin de son morceau de viande tous les jours, nous disaient, en parlant d'une femme de ménage. Maintenant que le vin est si cher, elle ne peut plus en boire, mais alors, pour son métier, il lui faut de la viande... » Et le menuisier cité plus haut tenait un raisonnement analogue, que l'on n'entend guère plus dans d'autres milieux: où cependant la facture du boucher creuserait un trou moins sensible dans le budget alimentaire. On nous dit, il est vrai, que les légumes étant actuellement hors de prix, la viande ne coûte pas plus cher pour toute une partie peu fortunée de notre population; mais l'été venu, femmes de ménage et menuisiers parleront encore de même, alors que cela sera la période du

triomphe des haricots ou des tomates... Après tant de conférences, de démonstrations pratiques, d'explications, de dégustations, de publications et de recettes, n'est-il pas un peu décevant d'entendre pareilles affirmations formulées sur un ton qui n'admet pas de réplique ? et ceci n'ouvre-t-il pas des perspectives sur l'étendue de la tâche d'orientation alimentaire qui reste à accomplir ?

Et d'ailleurs, n'est-ce pas avec un sentiment d'humilité collective que nous enregistrons tout ceci lorsque nous réfléchissons à la situation alimentaire d'autres pays ? Voici un extrait d'une lettre, écrite le samedi le jour même où l'on rationnait la viande chez nous :

Nous avons reçu en plus de nos 225 grammes de pain par personne et par jour, 2 kg de pommes de terre par personne pour 2 mois. Quant aux légumes, à cause du gel, il n'y en a pas, sauf quelques jours où l'éternelle chicorée, sans propriété nourrissante, figurait au menu, et pendant quelques jours des choux ou des navets. Pas même moyen de se procurer un pauvre rutabaga. Evidemment pas de lait, sauf pour les poupons, car les vieillards, qui ont aussi droit à du lait non écramé n'en ont point eu. A titre exceptionnel ce mois, 50 grammes de fromage. Pas même d'oignons: quand par hasard, il en apparaît une dizaine de kilos pour tout potage une fois par mois, ils sont à 30 fr. le kilo. Par moi-même une ration de sucre, un pot de confitures pour deux personnes, plus une petite ration de miel artificiel... Les gens affamés remplacent les chiens en faisant la queue à la porte des magasins pour attendre un os sans viande. Les plantes séchées qui n'auraient fait qu'ornier un herbier sont aujourd'hui comestibles, et s'appellent « légumes déshydratés ». Les fruits sont inconnus: nous n'avons pas même eu 100 grammes de châtaignes cet hiver, et les pommes sont extrêmement rares...

Après cela, vous plaindrez-vous de devoir limiter votre consommation de biftecks et d'escalopes ?

E. Gn.



Cliché Mouvement Féministe

Mlle E. CUCHET-ALBARET

dont les récentes causeries à Genève sur les poèmes pour l'enfance, illustrées de lectures de son délicieux dernier livre: Au pays des petites joies ont été si goûtées, et dont le buste expressif figure à l'exposition des œuvres de M^{lle} Laurent, au Lycée de Genève.

longtemps leur faisaient considérer comme des contingences tout ce qui n'était pas d'importance vitale. Dans la tempête où s'était abîmé l'immense empire des tsars, ils étaient deux épaves chétives, mais que rien désormais ne pourrait séparer.

Pourtant une nouvelle séparation surviendra, plus cruelle encore. Lise et Kolia se sont rejoints à Pétersbourg, chez l'officier. Et l'amour a été le plus fort. Qu'importe, Kolia obtiendra facilement son divorce et ils s'épouseront à Paris. Hélas, c'est en vain que Lise attend celui que déjà elle considère comme son époux. Les nouvelles de Russie n'arrivent plus. De persistants malaises révèlent à Lise son état: elle va être mère. Ignorant ce qui s'est passé à Pétersbourg, le Dr. Pawloff accuse son fils. Boris, qui aime Lise sans avoir jamais laissé deviner ses sentiments, accepte la paternité de l'enfant qui va naître afin de lui donner un nom, tout en sauvant l'honneur de la jeune femme. Le caractère de ce malade, à l'âme de héros, est magnifique.

A la suite d'une forte émotion — une lettre de son père lui apprend que celui-ci est en prison, gravement malade — Lise met au monde un enfant mort. Elle avait tout accepté dans l'espoir de tenir dans ses bras un vivant souvenir de Kolia. Son désespoir décide le Dr. Pawloff à partir pour Cannes. C'est donc au pays de l'azur que Kolia parvient à retrouver ses amis, définitivement cette fois. Boris s'efface. Ayant repris son attitude fraternelle, il allège la nécessité d'un voyage au long cours pour achever sa guérison... La vie s'apaise. Un nouvel espoir de maternité console Lise, devenue officiellement la femme de

Kolia. Elle pense à son père qui lui aurait enjoint le calme et la sérénité « pour que l'enfant fût fort »...

Debout devant sa vie, la jeune femme la regardait en face comme elle interrogeait la valise dans le soir chargé de mystère. Le vent semblait se gonfler déjà d'un avant-goût de printemps. Lise en emplissait sa poitrine. Mais elle avait beau fouiller les fonds violets de l'horizon et scruter le ciel où l'avenir était en marche, les temps futurs s'avancèrent voilés. Rien ne faisait signe.

— Mon Dieu, fit-elle, humblement fervente, me voici pour toute la joie et pour toute la douleur, et voici mon enfant qui, après moi, poursuivra le mystère de vivre. Ainsi soit-il.

Le Destin vane est une œuvre vigoureuse, attrayante, où collaborent étroitement l'âme et l'intelligence. Mais au cours de sa lecture s'évoque souvent l'idée d'un bel arbre poussé dur, en liberté, avec ses rameaux touffus et ses branches grondeuses. On voudrait élaguer l'ouvrage pour mieux le mettre en valeur. Cependant l'auteur semble avoir réalisé le danger de sa grande facilité de plume en disciplinant celle-ci pour aborder, avec succès, la forme concise des nouvelles, dans *La Complainte de la Passion*.¹ Quoique les mêmes qualités de vivacité et d'émotion s'y affirment, ce volume ne saurait être comparé au précédent. Les genres sont trop différents. Une amusante notation psychologique, des histoires de bêtes, la connaissance de la mystérieuse enfance et celle de « l'inquiète adolescence » — déjà manifestée dans le *Destin*

¹ Aux Nouveaux Cahiers, 1941.

— fournissent le canevas de récits variés et très plaisants.

Il nous reste à parler d'Eléonore Niquille poète, apparentée au romancier par la pensée, mais aussi par une sorte d'hésitation à se fixer. Dans les poèmes de *Vigiles*, comme dans les proses, le don l'emporte parfois sur la technique. On n'oserait s'en plaindre. La perfection de la facture peut s'obtenir par l'étude; le sentiment ni l'inspiration ne s'acquiescent ! C'est ainsi que le rythme des vers oscille entre la simplicité et la recherche. Nous préférons la simplicité dont voici un bien joli exemple :

EROS BERGER

Le petit temple rond, porté sur huit colonnes
Abrite un svelte Eros, qui joue de pipaux,
S'est, d'infaillible archer, fait charmeur de trou-

Oublieux du carquois que sa main abandonne.
L'eau de la vasque fuit sous ses pas et rayonne
A refléter les ors des rutilants boulevards,
Les claires, au loin, enchaînent les coteaux
Où s'allument déjà les colchiques d'automne.

Veilleuses sans éclat de la saison qui meurt,
Elles dressent le soir, dans les prés qui se fanent,
Leurs feux-follets qu'estompe un brouillard dia-

Mais un rayon jailli du couchant sans chaleur
Révèle dans les yeux du jeune dieu de pierre
L'énigmatique espoir des sèves printanières.

Ailleurs, soulignons l'harmonie du vers et de l'idée :

Toute l'allégresse du monde.
Riait au soleil ce matin,
Dans le paisible et frais jardin,
L'eau chantait dans la vasque ronde.

Si parfait était le silence
Que chaque goutte d'eau vibrait,
Parfois fusait l'appel d'un geai.

L'oubli neigeait sur ma souffrance.

Et cette évocation du pays nordique :

Sur la steppe rêveuse, à l'horizon enfuie,
Il a neigeé longtemps,
Lentement, lourdement, et la plaine infinie
Dort sous le ciel pesant.

Enfin, comme pour affirmer l'éclectisme de son talent, et en vertu d'un esprit sans cesse en quête de progrès, Eléonore Niquille vient d'aborder la périlleuse traduction en vers français de poèmes chinois. Tout naturellement *La Flûte au loin* évoque le souvenir de *La Flûte de Jade*. Mais il est fort possible que notre poétesse ignore le précieux petit livre de Franz Toussaint, édité à Paris en 1920. Le sujet excepté — les auteurs ont tous deux choisi leurs modèles parmi des poètes appartenant au premier siècle av. J.-C. — ces œuvres ne se ressemblent nullement. Franz Toussaint, d'ailleurs, craignant de ne pouvoir exprimer la subtile pensée chinoise si le vers français l'emprisonnait, s'est contenté d'une prose imagée et délicatement ciselée. Donc, en fait, Eléonore Niquille a entrepris une tâche plus difficile et dont elle s'est tirée avec une rare habileté. Citons en exemple le charmant poème du *Cadeau*, par Po-Chu-Li.

Faire campagne au loin, contre le Hun matois,
Mon vieux cœur racorné en a pris l'habitude.
Si des pleurs, au départ, mouillaient ma barbe rude
C'était d'abandonner Miss Ké derrière moi.

¹ Aux Nouveaux Cahiers, La Chaux-de-Fonds.